



Beur, blanc, rouge

Film français de Mahmoud Zemmouri

► Merzak Allouache (*Salut cousin*, 1996), Djamel Bensalah (*Le ciel, les oiseaux et... ta mère*, 1998 ; *Il était une fois dans l'oued*, 2005) et bien sûr Mahmoud Zemmouri, ils sont plusieurs à tirer sur le filon rigolo de l'immigration maghrébine en France. Louable intention, sur le modèle italien, pour sortir une thématique de l'austérité. Mais, sous nos climats, la gravité des problèmes, les révoltes, les revendications poussent plus au réalisme dramatique qu'à la comédie de mœurs ou au burlesque des situations. Alors les résultats ne sont pas toujours à la hauteur des espérances, même si les rires bon enfant (de l'immigration) secouent des publics enthousiastes, sans assurer pour autant des succès de fréquentation plus métissée. N'est pas Dino Risi ou Ettore Scola qui veut.

Le jovial Mahmoud Zemmouri est le plus proluxe dans ce courant sympathique et *Beur, blanc, rouge* est son sixième film de la même veine. Il vient notamment après *Prends 10 000 balles et casse-toi* (1981) et *100 % Arabica* (1997), dans lesquels les réalités franco-algériennes, attirances comme antagonismes, s'imbriquent à travers les phénomènes migratoires

les plus actuels dans un souci constant de dédramatisation qui n'exclut pas toujours une dose d'effets faciles et de démagogie.

Pour coller à l'air du temps, prenez donc quelques ressortissants maghrébins domiciliés dans la Belleville parisienne et interethnique. Ils sont prioritairement trois lascars atteints de footballmanie : Brahim le chômeur-frimeur (Yasmine Belmadi à la belle prestance), Mouloud, sérieux et intégré comme un plombier besogneux (Karim Belkhadra), Gaby, le pâtissier breton algérophile (Julien Courbey qui nous refait un peu trop à l'identique son précédent numéro d'Abdelbachir*), entourés de leur smala avoisinante et commerçante et, pour le contraste, de Malek, l'affairiste et moderniste cousin du bled ou de Wassila, la beurette émancipée (la sémillante Nozha Khouadra, toujours capable de faire pâlir les fleurs du Coran).

La pression est à son comble, car le moment est crucial. Nous sommes en octobre 2001, à la veille du match amical France-Algérie. Un événement attendu depuis des décennies, qui porte des espoirs contradictoires, soulève des passions et pourrait bien réveiller de vieux démons. Certains jeunes

déboussolés comme Brahim ne sachant toujours pas très bien qui a gagné la guerre d'Algérie ou si elle est véritablement terminée.

Même la présence de Zidane et de tous ces blacks internationaux et décolonisés dans l'équipe adverse ne calme pas les esprits les plus échauffés. On finit même par évoquer l'outrage des Harkis.

Qu'on se rassure, le film garde le sourire et n'entonne pas d'une seule voix le chant des partisans. Il n'a même pas la prétention d'être un document fiable** sur cette malencontreuse journée qui vit la Marseillaise sifflée puis la pelouse envahie par des énergumènes en plein défoulement face au score implacable de 4 à 1 et, enfin, une répression qui ne fit pas de cadeaux aux trublions avec de lourdes peines infligées en comparution immédiate.

Aussi brûlante soit-elle, l'actualité ne sert qu'à délivrer une fable

à la fois truculente et édifiante. L'auteur a trouvé ce prétexte pour nous parler, dans la bonne humeur, des ratés et des pannes comme des accélérations et des emballages, enfin de l'avancée inexorable de l'intégration de la communauté maghrébine. Car même le rebelle Brahim n'envisage guère, en dehors des polémiques et des fantasmes, un destin ailleurs que dans ce pays qu'il fustige.

Et si Zemmouri faisait aussi office de moraliste marrant ?

Ajoutons que son propos est illustré par une pléiade de comédiens qui ne manquent pas de mérite. Il

faudrait en citer beaucoup au-delà des quatre têtes d'affiche : Chafia Boudra, Rabah Loucif, Yacine Mesbah, Saïd Hilmi, Mouss, Biyouna, le malin Aymen Saïdi, notre petit frère préféré***... Et tant d'autres, même s'ils donnent parfois l'impression d'être abandonnés à des numéros d'acteurs par une caméra trop débonnaire. ◀

* Voir *Il était une fois dans l'oued*

** Il ne pouvait guère en être autrement. Privée d'accès au Stade de France, l'équipe dut se replier sur le stade du 5-Juillet à Alger et utiliser quelques raccords d'archives concédées par TF1.

*** Voir *Saint Jacques-La Mecque*

Lili et le baobab

Film français de Chantal Richard

► Julie, dite Lili, va découvrir l'Afrique un peu par inadvertance. Pourtant sa vie en sera changée. La trentaine dépassée, elle n'a pas de véritables attaches. Quelques hommes de passage, sans liaison durable. Un copain confident, patron de bar. Des relations distantes avec sa mère. Quelques travaux de photographie pour le compte de la mairie, assurant à peine subsistance et indépendance. Il se trouve que cette petite commune côtière de la Manche (proche de La Hague) a réalisé un jumelage avec le village d'Agnam, en pays peul au Sénégal, dont pas mal d'immigrés sur le site industriel sont originaires. Lili se voit proposer un reportage sur place pour témoigner de la réalité de l'aide fournie aux populations, notamment en matière

d'irrigation et de développement horticole. On est jusque-là dans un contexte assez prosaïque dont le film aura d'ailleurs un peu de mal à se départir.

De façon tout aussi conventionnelle, Lili subit le choc des arrivants dans la ruralité africaine : chaleur de l'accueil et surchauffe climatique, sympathie démonstrative et barrière de la langue, légèreté des comportements et rigidité des traditions. Le jeu discret de Romane Bohringer, avec un mélange de candeur, de maladresse et de disponibilité, facilite la prise de contact et crée presque spontanément les conditions d'une sorte d'intégration. C'est presque dans l'euphorie qu'elle s'acquitte de sa mission et photographie la prospérité des jardins et la satisfaction des habitants.

C'est par la rencontre avec Aminata (Aminata Zaaria), une jeune femme de son âge dont elle se sent irrésistiblement proche, que le film va prendre une autre dimension. Leur amitié naissante a beau rester quasi muette et sembler se conclure, au moment de la séparation, par un échange rituel de cadeaux, quelque chose s'est passé qui aura des prolongements au-delà de la mission photographique. Néanmoins, Lili retrouve sa vie étriquée : un paysage lisse, des relations convenues de boulot, de bistrot, sa mère, un copain, des ballades en scooter... Elle va tenter de retisser des liens plus authentiques et plus conformes aux horizons qui lui manquent en rendant visite aux immigrés dans leur foyer voisin.

C'est là qu'elle apprend, de la part de Moussa, un natif d'Agnam, qu'Aminata est menacée de graves périls. Elle avait caché son secret et a mis au monde un enfant. Le statut de fille-mère déchaîne l'opprobre de toute la communauté. Sans protection, elle sera chassée du village et finira à Dakar, avec son bâtard, dans le plus grand dénuement. La décision est prise. Lili repart, sans autre motivation que de se porter au secours de son amie.

La belle ordonnance un peu rigide du film se trouve bousculée par ce coup de théâtre. Les relations entre les personnages vont devenir plus complexes. Aminata veut se débarrasser du petit Djibril. Elle l'offrirait bien à Aminata dont elle sent, comme nous, l'éveil longtemps assoupi de l'instinct maternel. Lili est tentée par une forme d'adoption.